

"Aventuriers des mers" : une épopée fantastique au Mucem

L'exposition raconte les échanges commerciaux, culturels, les voyages mythiques et fondateurs autant que les Grandes Découvertes. "Aventuriers des mers" met le cap sur l'Histoire, au Mucem, à Marseille, du 7 juin au 9 octobre.

"J'aimerais que le visiteur réalise que le monde est beaucoup plus grand que ce qu'on imagine, que l'autre est respectable, que sa différence nous enrichit et que chacun se doit de produire pour lui-même de grandes découvertes", dit Vincent Giovannoni, co-commissaire de l'exposition "Aventuriers des mers". Rencontre avec cet anthropologue passionné.



Vincent Giovannoni, commissaire de l'exposition. / PHOTO LAURENT GARBIT

Une épopée fantastique et oubliée retrouve vie au Mucem, avec ses ombres et lumières, au-delà des récits de voyage maritime, les richesses des échanges entre la Méditerranée et l'océan Indien y est le fil rouge d'un parcours immersif et savamment dépay-sant. Entretien avec Vincent Giovannoni, co-commissaire de l'exposition *Aventuriers des mers*.

Qu'est ce qui vous a amené à cette exposition ?

Je suis anthropologue, formé à l'Université de Provence. Avant de faire des études, j'ai été charpentier de marine, skipper, c'est donc assez naturellement que j'ai fait une thèse en anthropologie maritime, sur les pêcheurs de la Méditerranée française. J'ai par la suite travaillé pour l'Union européenne, puis comme anthropologue pour le ministère de la Culture et j'ai été en poste dans différents endroits, ces dernières années dans l'océan Indien. En rentrant chez moi, à Marseille, travaillant au Mucem, j'ai eu l'idée de proposer une exposition sur les échanges entre la Méditerranée et l'océan Indien qui sont des mondes qui ont plus à voir entre eux que ce que l'on imagine. Ce sont mille ans d'histoire de l'ancien monde, entre l'Europe, l'Asie, l'Afrique puis depuis la mer.

En quoi les grandes aventures maritimes d'hier éclairent-elles le monde d'aujourd'hui ?

C'est pour des raisons commerciales que l'on a cherché de nouvelles voies maritimes, pour aller vers l'Orient qui était source de toutes les richesses. Pendant tout l'ancien Moyen-Âge, l'océan Indien était le plus grand marché du monde et recelait des produits qui nous faisaient le plus grand envie : les diamants, les soieries, les porcelaines, l'ivoire, les encens. On n'a eu de cesse de trouver les voies les plus rapides et les plus sûres, pour aller les chercher. C'est ainsi, et c'est toute l'histoire que nous racontons dans cette exposition, que l'humanité s'est révélée à elle-même, a pris conscience d'être sur un globe, un seul vaisseau qui est notre planète. Il y a eu un tribut à payer très lourd qui a été celui de la colonisation.

D'où l'importance de revenir à cette histoire ?

Le recours au passé n'a d'intérêt que s'il éclaire le présent.

Grâce notamment à plus de 200 œuvres venues de 50 institutions différentes, cela a-t-il été complexe à organiser ?

C'est un travail colossal, nous avons travaillé en coproduction avec l'Institut du Monde Arabe à Paris, où a été présentée à la fin de l'année 2016 l'exposition *Aventuriers des mers. De Sindbad à Marco Polo*, centrée sur les voyageurs arabes du Moyen-Âge. Nous sommes partis sur un projet ambitieux ensemble et puis nous sommes allés chercher les pièces en fonction. Au Mucem, ayant privilégié notre zone géographique, nous sommes donc allés à Venise et à Lisbonne pour éclairer l'histoire de ces marins que sont Vasco de Gama, Christophe Colomb, Magellan ou Marco Polo (qui, sans être marin, est revenu de Chine par voie de mer).

Y a-t-il beaucoup de traces de cette Histoire, ou est-ce ardu à présenter ?

C'est difficile, et en même temps, les travaux des historiens, archéologues avancent. On fait état de ces toutes récentes recherches. Pour raconter cette histoire dans un musée, on n'a que des œuvres qui ont pu résister au temps. Des poteries, céramiques, des pièces en métal, ivoire, qui ont été conservées dans les églises et les châteaux, et pour les époques plus récentes du VII^e et XVII^e, nous avons des textiles, dont une tapisserie tout à fait magistrale représentant l'arrivée de Vasco de Gama à Calicut, en laine et soie qui fait près de 8 mètres de long et 4 de haut, mais également des broderies, des boutis de soie.

Y a-t-il des précédents en terme d'expositions ?

Les expositions permanentes les plus importantes sont bien sûr au Portugal, il y a également à l'île de la Réunion, le beau musée des arts décoratifs de l'océan Indien avec qui nous sommes en partenariat. Mais, non, une exposition de ce type, à cette échelle, on n'en présente quasiment jamais. D'où le côté périlleux de l'exercice.

Est-ce que cela vous permet d'accompagner le regard sur la mer qui a évolué au fil des siècles ?

Il n'évolue pas temps que ça. L'Histoire est écrite par les vainqueurs, on le sait, mais surtout par des terriens. Traitant par exemple de la Route de la Soie, on vous parle des caravanésériails mais on oublie souvent qu'il y a une très large part du commerce des routes de la Soie est réalisée par voie de mer. Nous ne faisons que rendre hommage aux marins qui, au péril de leur vie et au risque de grandes aventures, ont réalisé ce commerce lointain.

Justement, vous ne vous focalisez pas sur les héros, mais vous les évoquez, qui sont-ils ?

Effectivement, nous sommes un musée de civilisations, et donc ce qui nous importe ce sont les échanges entre cultures. Dans cette expédition, aucune culture n'est supérieure à une autre. Mais, oui, nous présentons quelques héros comme Christophe Colomb, un Génois qui travaillant pour la couronne d'Espagne, a été le premier à accoster en Amérique. Il n'a pas découvert l'Amérique, les gens qui y vivaient n'étaient pas isolés, étrangers au monde... Vasco de Gama, le premier à faire le tour du continent africain. Et puis il y a le voyage le plus phénoménal d'entre tous qui est le voyage de Magellan, qui réalise le tour de la terre.

Vous parlez d'Histoire connectée ?

Une des idées que j'ai voulu porter c'est que par l'échange, on réalise la proximité que l'on a avec l'autre et à quel point cette rencontre nous enrichit. Au Moyen-Âge, on doit organiser quand on transporte des passagers des pratiques religieuses à tour de rôle, la prière du vendredi pour les musulmans, l'ouverture du shabbat et la messe des chrétiens le dimanche.

Le monde est déjà globalisé ?

Pour le meilleur, c'est un message d'espoir. On a tendance à croire qu'il y avait des cultures autochtones repliées sur elles-mêmes, ignorantes du monde mais on découvre que l'on échange depuis toujours. On présente les restes d'une épave du IX^e siècle qui a coulé en Indonésie, sa coque est proche-orientale, c'est un bateau omanais, sa cargaison est faite de porcelaine chinoise, ce n'était pas seulement pour les Perses que ces pièces circulaient, elles repartaient sur le marché, plus au nord. Depuis la nuit de temps, l'humain est porté sur l'échange.

Quel sera le parcours pour dire ces échanges ?

L'exposition est vaste, complexe, riche, elle ouvre sur les "Peurs de la mer". Il faut imaginer qu'au Moyen-Âge la mer faisait peur aux terriens, il faut imaginer Jacques Cœur qui grandit à Bourges dans une souffrance d'exotisme quand il découvre la mer et réalise que l'horizon peut être très vaste. Cette mer est angoissante, un espace perpétuellement mouvant, dont on dit que ses tempêtes peuvent être terribles. L'exposition s'ouvre avec la mâchoire de 2,2 mètres de haut d'un ancêtre du requin, disparu il y a 1 million et demi d'années. Quand on les retrouvait au Moyen-Âge, on pensait que l'animal était toujours vivant. Une fois passée cette peur de la mer, s'ouvre un espace dédié à la navigation, "Naviguer, une intelligence du monde". Une ère où les commerçants réalisent des cartes marines : on a quelques pièces prodigieuses dont l'une qui vient de la Biblioteca Estense de Modène, une carte catalane. Elles permettent de se représenter le monde et l'étendue du monde. Ensuite on rentre dans la partie "Marchandises et convoitises", sur les échanges du VII^e au XVII^e avec des pièces somptueuses en ivoire, argent, en métaux incrustés, épices. Ensuite s'ouvre la partie dédiée aux Grandes Découvertes, Vasco de Gama, Magellan, Afonso de Albuquerque qui a conquis les ports nécessaires au contrôle des routes commerciales dans l'océan Indien. Christophe Colomb, qui n'est jamais allé en Inde, sera persuadé d'avoir le premier abordé par la voie de l'ouest des îles proches des Indes. Les Amériques ont ainsi longtemps été appelées "Indes occidentales". Aujourd'hui encore, les habitants originels des Amériques sont appelés les Indiens.

Les richesses que vous montrez dans l'exposition ne sont-elles pas les témoins de l'exploitation des peuples ?

Bien sûr, nous ne faisons pas l'impasse sur cette question-là. Nous présentons par trois fois, à des moments différents dans l'exposition, la question de la traite et de la réduction en esclavage. La conclusion met le doigt là où ça fait mal sur la question des premières multinationales, et de la mise à genoux des peuples vaincus. Les grandes aventures maritimes sont aussi des histoires de conquête et il y a forcément des vaincus qui souffrent dans leur chair.

Ces commerces accompagnent-ils des guerres de civilisations ?

On ne peut pas le dire comme cela, à partir des Grandes Découvertes, les Européens sont dans le projet d'expansion de la chrétienté, l'idée c'est de répandre la bonne parole auprès de "barbares, sauvages", qui ignorent la parole du Christ... Alors, les missionnaires y croient, le pouvoir royal manipule l'ensemble avec un cynisme certain car les peuples convertis commercent de manière plus raisonnable... Il y a une citation dans l'exposition d'un voyageur arabe qui explique au XII^e siècle que pendant que les uns font la guerre, les commerçants continuent sans être ennuyés. On est en paix pendant tout le parcours et à la fin on réalise que l'Histoire est violente. "Le temps béni des colonies" c'est quand on est blanc et armé, pas quand on est de l'autre côté !

Quelle scénographie avez-vous choisie ?

J'ai été marin longtemps et le scénographe Maciej Fiszer navigue beaucoup aussi, on a fait des choix ensemble, pour les "peurs de la mer" on est dans une ambiance obscure, mate, grandiose. Pour l'espace dédié à la navigation, c'est très aéré, lumineux, d'un bleu extrêmement exotique, promesse d'un ailleurs. Après dans la partie dédiée à "Marchandises et convoitises", on est dans une ambiance entre le souk oriental et la bijouterie de luxe, une succession de très beaux objets dans un parcours surprenant. Des pièces de grandes dimensions jusqu'aux menus objets à hauteur d'enfant. Puis, avec les Grandes Découvertes, on s'ouvre à un univers coloré, grandes tapisseries, des pièces précieuses du Kunsthistorisches Museum de Vienne, un bézoard dans du filigrane d'or, une coupe à libations en corne de rhinocéros sculptée.



Arrivée de Vasco de Gama à Calicut (détail). Atelier de Tournai, début du XVI^e siècle. Tapisserie en laine et soie. Caixa Geral de Depósitos (CGD), Lisbonne, Portugal. / © BRIGEMAN IMAGES



Scène de naufrage du bateau de Kāmārup (Kāmārup ou Kāmalatā) Abdullah Qutb Shah, Lahore, Pakistan, 1834-1835. Peinture sur papier. Bibliothèque nationale de France, Paris. / © BNF

VIDÉO

Christine Coulange, immersion entre Zanzibar et Mayotte

Elle a répondu à l'appel du large, en allant à la rencontre de cultures traditionnelles. Dès 1999, Christine Coulange est partie sur la route de la Soie, de Marseille à Shanghai. Sa structure, Sisygambis, basée à la Friche Belle de Mai depuis 1993, travaille donc à collecter puis à faire dialoguer ces témoignages en images et musiques dans ses créations multimédias, expérimentales. En résidence pour trois ans à Mayotte, Christine Coulanges répond à quelques questions.

Comment vous définissez-vous ?
Je suis artiste multimédia. Je travaille sur des pièces pluridisciplinaires, je viens de la musique, je suis compositrice, vidéaste.

Comment avez-vous travaillé avec le Mucem ?

La création pour le Mucem se nourrit de nos projets passés car cela fait dix ans qu'on circule sur cette route des épics, de la Méditerranée à l'océan Indien. Avant, il y a eu un énorme projet sur la route de la Soie. Le travail de Sisygambis, ce sont vraiment les échanges entre l'Orient et l'Occident, car sur les navires on transportait avec les marchandises, la culture. En 2013, on a fait une installation grand format à la Villa Méditerranée, puis, il y a eu une rencontre avec Vincent Giovannoni qui connaît bien l'océan Indien. Je suis très heureuse de présenter mon travail à Marseille, ça n'est pas fréquent.

Vous accueillez les visiteurs de l'exposition avec les images de tempête de Yann Arthus-Bertrand ?
Ça tombait à pic cette mer terrifiante !

Quelle est la fonction de l'installation "Prendre la mer" ?
C'est une boucle, on est immergé dans un voyage entre Zanzibar et Mayotte. Mayotte, c'est une île extrêmement sauvage, par rapport à la

thématique et à l'époque de l'exposition, c'est une matière vivante et intemporelle. On y est, on traverse ses cultures de la mer. Les images ont été réalisées entre 2008 et 2014. C'est une création sonore. Avec les bruits du bateau, tout paraît si naturel que l'on ne l'entend parfois pas, mais je tiens à le préciser.

Vous présentez aussi d'autres pièces ?

Oui des entretiens avec des scientifiques. Comme Abdul Sheriff, directeur du Centre de recherche sur l'océan Indien de Zanzibar. Et Damir Ben Ali, qui travaille au Centre national de recherche et de documentation scientifique des Comores. Ce sont des témoignages sur cet Océan tellement multiculturel. Ce sont des spécialistes, leur parole est importante, ils parlent des échanges d'hier et d'aujourd'hui. Il y a la langue et la musique (avec notamment l'Académie de musique de Zanzibar).

Essayez-vous de montrer à travers ces vidéos une autre vision des échanges interculturels ?

Au-delà de l'exposition, c'est le travail des échanges entre l'Orient et l'Occident, on se place le monde nous apparaît différemment, c'est très important ce respect des cultures. On se positionne souvent comme des colons qui n'ont rien à apprendre des autres, on ferait bien d'inverser cette vision, le monde ne s'en porterait pas plus mal. C'est important surtout de le faire passer au public. Comme on travaille sur l'immersion, c'est accessible à tous et non pas réservé à certains. On essaie de faire un pont entre les cultures.

Avez-vous d'autres projets ?

On vient de sortir un webdocumentaire, *Les Ports, de la Méditerranée à l'océan Indien*, qui est coproduit par l'Institut du monde arabe (IMA) et en lien avec l'exposition pour aller plus loin, car il est très fourni en créations et en entretiens. Je suis très heureuse qu'il sorte maintenant.

CE QUE LES OBJETS RACONTENT



Carte catalane Espagne, 1450. Manuscrit sur vélin. Biblioteca Estense Universitaria, Modène, Italie. © 2016. Photo Scala, Florence - courtesy of the Ministero Beni e Att. Culturali.



Grand pot à eau, anonyme, XVI^e siècle, Deccan, Inde. The Nasser D. Khalili Collection of Islamic Art, Londres.



Coupe sur pied. Venise, vers 1500-1550, verre azur translucide. Fondazione Musei Civici di Venezia, Museo del Vetro, Murano, Venise, Italie. © Photo Archive - Fondazione Musei Civici di Venezia.



Sahan, plat au décor de tulipes, Iznik, Turquie, vers 1540. Céramique. Mucem, Marseille. © Mucem/Yves Inchieeran.